

Reconstituer du paysage habité Pessac — la sédimentation des ordinaires

Lucien Kroll

Numéro 60, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46631ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kroll, L. (1994). Reconstituer du paysage habité : pessac — la sédimentation des ordinaires. *Inter*, (60), 40–43.

RECONSTITUER DU PAYSAGE HABITÉ

Pessac : la sédimentation des ordinaires

Reconstruction et réhabilitation du quartier des Ailes Françaises

Lucien KROLL

À propos de Le CORBUSIER, Quartier Frugès, 1925

Tout le monde connaît cette quarantaine de logements que Le CORBUSIER avait construits vers 1925, pour l'industriel bordelais FRUGÈS passionné d'architecture moderniste. Tout le monde se rappelle la façon dont les habitants les avaient transformés dès que FRUGÈS les leur avait vendus et dès que Le CORBUSIER avait tourné le dos. Celui-ci d'ailleurs répondait : « Les habitants ont toujours raison », lorsqu'on lui demandait son sentiment sur le phénomène.

Fasciné par cette liberté culturelle, par cette absolue bonne foi de l'habitant, Philippe BOURDON¹ a écrit sur le sujet avec éloquence. Si l'on peut évidemment regretter qu'un objet de Le CORBUSIER ait été déformé à un tel point, on doit, parallèlement, se réjouir de la bonne santé des habitants qui l'ont transformé « à leur image » !

Ceux-ci ignoraient parfaitement qui pouvait bien être Le CORBUSIER et pourquoi ils devaient supporter cette architecture bizarre... Cette construction était difficile à entretenir sous le climat sud-ouest, disaient-ils, inconfortable en été autant qu'en hiver, mal chapeauté et d'une nudité frigidité. Les toits-terrasses perçaient, le ciment blanc lisse avait vite moisi et s'était fissuré, les armatures éclataient, les fenêtres avaient rouillé et les voisins s'étonnaient.

La plupart des habitants ont donc courageusement rendu l'œuvre du CORBUSIER habitable là, mais kitsch. De toute manière, personne n'aimait : dans l'indifférence générale, il n'y avait que quelques architectes que ces altérations attristaient.

Depuis que la cité de FRUGÈS a été récemment classée monument national (c'était bien tard pour le faire !), lorsqu'ils font encore des travaux, les habitants sont contraints de rétablir l'état ancien, tel que Le CORBUSIER l'avait voulu — en psychologie, on doit appeler cela régresser vers l'enfance. Cette règle a eu un premier effet : puisqu'on ne peut plus retravailler ces maisons à son goût, beaucoup de propriétaires ne font plus rien et c'est maintenant la bonne santé du paysage qui se dégrade ! La ville de Pessac a acquis une maison et l'a refaite « comme avant » pour en faire un musée : elle heurte brutalement dans ce quartier qui avait vieilli activement.

Ne pourrait-on pas protéger ce travail commun et réhabiliter à la fois les altérations et les quelques modèles restés à peu près intacts, au lieu de commettre à nouveau l'erreur de la table rase ?

QUARTIERS MODERNES

Architectes urbanistes :
MM. LE CORBUSIER
P. JEANNERET
33 Rue de Sévres, 33
PARIS

FRUGÈS

Bureau de Vente et Renseignements :
M. CORNUEAU
43, Intendance - BORDEAUX
Téléphone 8.81

« chacun sa maison »
« ça, il n'y a pas sonné ! »

La création en France des QUARTIERS MODERNES FRUGÈS poursuit un triple but social :

Contribuer à résoudre la Crise du Logement en facilitant à toutes les bourses l'accèsion à la propriété foncière et immobilière.

Offrir au Public des quartiers aérés, sains, propres et agréables, conçus d'après les données les plus modernes de l'Urbanisme :
— des maisons solides, confortables et gaies, pourvues des derniers perfectionnements et construites selon les plus récents progrès dans l'ART de Bâtir.

Empêcher pendant 10 ans toute spéculation sur les prix des immeubles de ces quartiers.

Quoique construites en grandes séries, les maisons des QUARTIERS MODERNES FRUGÈS, loin d'être établies sur un plan uniforme, varient à l'infini et vont de la plus simple échoppe à la villa la plus luxueuse et à l'hôtel le plus important.

Leur prix de vente est abaissé à un taux inconnu depuis la guerre : voici par exemple le détail d'un des divers modèles vendus 25.000 francs complant. (de grandes facilités de paiement sont prévues).

REZ-DE-CHAUSSÉE : Grande Salle, Cuisine (avec son fourneau), Buanderie (avec bacs à laver), Chai, Atelier, Garage ou Salle de Lissage.

ÉTAGE : Deux grandes Chambres, une petite Chambre, Cabinet d'aisance, Douche.
Eau courante chaude et froide, Electricité, Gaz, Chauffage central (par le fourneau de cuisine).

(Les prix des Terrains et Jardins sont variables selon la superficie, l'orientation et l'emplacement)

En construction : QUARTIER DU MONTEIL (Pessac)

Un quartier d'environ 150 maisons avec jardins, terrasses, treilles, etc....

Avenues modernes à doubles Canalisations, plantées d'arbres.

Grande Place Publique ombragée avec Fronton de Deloie.

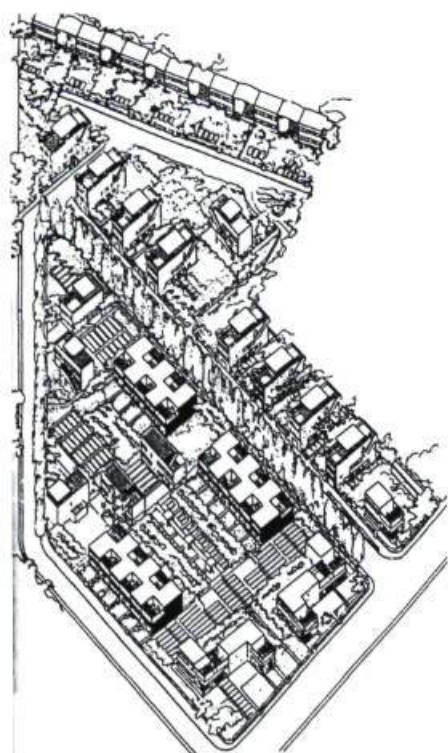
Sur la Place Publique, une dizaine de maisons à usage de petits commerces.

Les visiteurs sont admis sur les chantiers des QUARTIERS MODERNES FRUGÈS sur présentation de cartes d'entrée délivrées par les ÉTABLISSEMENTS FRUGÈS. (Bureaux des Travaux Publics, 1^{er} étage), 33, Quai Sainte-Croix, Bordeaux.

Dans cette même commune de Pessac, quartier des Ailes Françaises — en voie de reconstruction — nous décidons de parier sur cette vertu de l'habitant qui peut aussi bien se déployer dans le sens de l'architecture que contre elle. Mais si FRUGÈS, c'était un CORBUSIER plus les habitants, chez nous ce sera les habitants moins un CORBUSIER : il ne faut

rien proposer qui leur soit si étranger que cela les mette tellement mal à l'aise et les fasse se résigner à cette passivité urbaine avec la même tristesse dans les millions de préfabriqués sociaux : c'est cela qui défait les villes.

Les architectes ne font que des chefs-d'œuvre, pas des villes !



Reconstruction et réhabilitation du Quartier des Ailes Françaises, 1993 — ...

Rien n'empêchait vraiment les organes d'HLM d'il y a vingt-cinq ans de disposer tous leurs logements, en vrac, dans le réseau urbain. Donc de les dissimuler, de les faire disparaître, comme certains le proposent aujourd'hui. S'ils ont préféré alors construire des bastions homogènes — cela leur semblait plus gratifiant — l'expérience de la dissémination reste à tenter aujourd'hui.

Le logement social a pourtant vécu comme un laboratoire d'expérimentation de toutes les questions de progrès rationnel qu'il pouvait entraîner : les techniques constructives de masse (mais elles devenaient l'inverse de la familiarité urbaine), les organisations de chantier (qui tuaient l'espace urbain : le chemin de la grue, etc), les styles architecturaux (qui massacraient les aspirations culturelles populaires), les formes « rationnelles » d'architecture (qui laissaient souvent les habitants froids), la souplesse du préfabriqué (qui n'était que partielle).

On attend le troisième temps où il s'agira de reconstituer du paysage (géographique et social), de l'urbain bonhomme, des images compatibles avec celles des habitants (jusqu'au populisme), de la banalité (elle permet justement aux habitants une action familière sur leur habitat et un enracinement réel, oublié par les concepteurs).

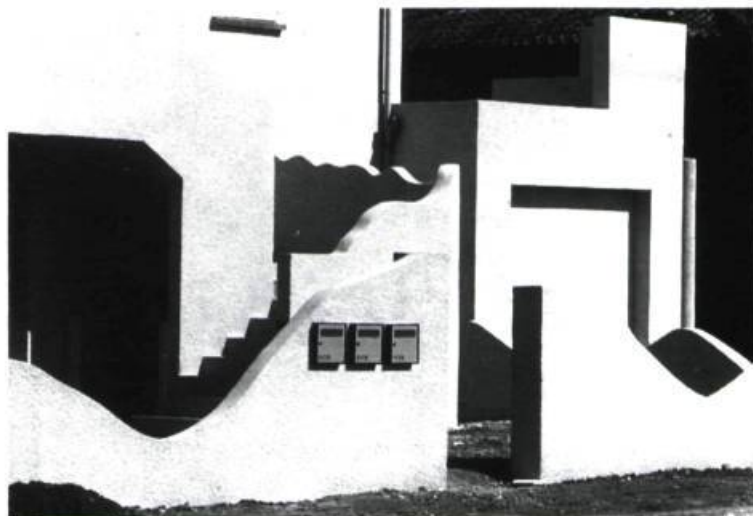
C'est ce que nous avons pu préparer à Pessac, pour Yves CORTÈS qui nous avait demandé de montrer à l'Office qu'il dirige, ce que nous avons déjà essayé ailleurs. Je n'ai rien à enseigner, simplement à relater ce que nous faisons ici et maintenant (ailleurs en un autre temps, c'est autre chose !). Nous essayons de nous enraciner dans le paysage existant comme si nous étions des habitants (nous le devenons vite). D'être comme tout le monde : la recherche de l'avenir de l'architecture, sans doute, c'est surtout de ne rien inventer ! D'être aussi divers que les familles et dans des convictions communes : des fragments coordonnés.

Nos envies d'être divers et d'être parmi les habitants sont plus fortes que nos envies d'étonner par l'architecture et, par là, de risquer le désaveu et la démolition. Car la peine de mort a été rétablie pour les tours : on leur bande les yeux, on les orne d'une jupe à la taille (d'un cache-poussière, pour qu'elle ne se répande pas en culpabilité sur tous les voisins) et elles implorent en spectacle, elles rentrent en elles-mêmes, lentement, c'est tragique. Bien sûr, nous ne regrettons pas ces architectures (bien souvent, il n'y a pas plus d'architecte à la démolition qu'il y en avait à la construction !), même si nous savons qu'il est souvent plus productif de dépasser le problème que de le supprimer.

L'histoire de « l'art ordinaire » aura à rendre compte de ces ethnologies, de ces relations lisibles qui, sans cesse, se retissent dans des lieux soigneusement prévus pour les interdire. L'histoire du quotidien d'un peuple est plus véridique que celle de ses chefs

et de ses guerriers. Plusieurs générations d'architectes s'étaient déguisés en industriels et avaient imposé des cadres stériles et répétés (ce n'est pas fini : on enseigne encore le Bauhaus dans certaines écoles !). Au lieu de proposer à des habitants (encore inconnus), des cadres de comportement, des images de groupement et non de

Le quartier des Ailes Françaises (tous les immeubles portent le nom d'un aviateur) date des années cinquante. Il groupait 187 petits logements, en assez mauvais état : l'Office Public de HLM de la Gironde avait renoncé à les remettre aux normes : trop cher. Il avait donc décidé de démolir et puis de remolir aussitôt et il nous a



KROLL, reconstruction Quartier des Ailes Françaises.

rangement, des diversités d'adaptations souvent minuscules à des caractères locaux. Il ne s'agit pas de nostalgie, d'imitation du bon vieux temps ou de médiocrité obligée : reconnaissons que le high tech n'a pas été produit par le populaire sud-ouest et qu'il donne froid. Nous cherchons de quoi est fait un paysage contemporain (et pas nécessairement moderne). Ce high tech est une technique non d'architecture mais de plate-forme pétrolière en mer poussée sentimentalement vers l'absurde de son image : c'est presque la définition du kitsch !

demandé de les dessiner.

Mais comment ? Pouvait-on en profiter pour abandonner ces démonstrations de fausse technologie où dès que c'est blanc, carré et répété, c'est moderne, sinon c'est nostalgique ? Pouvait-on adopter une conception plus écologique et plus culturelle et en faire un paysage local et réellement contemporain et non plus un alignement automatique d'objets abstraits ?

Il y a actuellement un curieux retournement de nostalgie : ce n'est plus le passé mythique que copient les architectes, c'est les années trente ! Ces années n'étaient pas les plus prometteuses : on a le droit de ne pas les aimer !



Le CORBUSIER transformé par les habitants.



La cité actuelle des Ailes Françaises habite littéralement sur son parking, elle est faite de blocs d'habitation conçus comme des villas isolées dans une mare d'asphalte et de gazon usé. Absurde lorsqu'on voit comment quelques habitants obstinés se sont piratés un petit jardin sous leurs propres fenêtres. Ces habitants sont pourtant de culture méditerranéenne et on les a garés dans des espaces où

Puis, « ils » avaient dit : « le collectif est bien moins cher ». Faux : les normes de qualité l'ont rendu plus coûteux (il est désormais interdit de construire la camelote d'il y a vingt ans !) et les techniques pavillonnaires se sont perfectionnées.

Nous implantons donc nos maisons de ville le long des voies situées autour de notre terrain et de celles qui le traversent. Deux mini-tours pour personnes âgées et jeunes ménages (avec ascenseurs), forment comme une étroite porte de ville. Nous passons une arcade avec des plantes grimpantes d'une tour à l'autre par-dessus la rue. Et nous réservons de nombreux espaces de parcs et de jeux, mais dispersés.

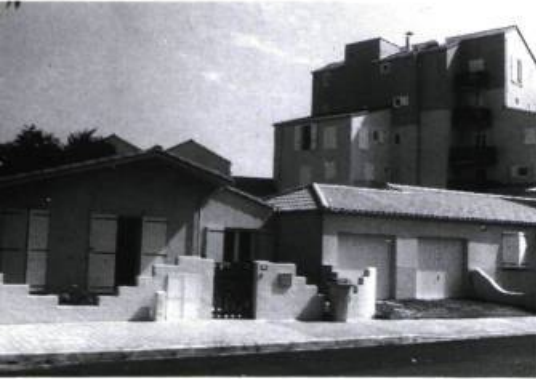
Les autres logements se suivent en bandes, banalement et, bien sûr, tous différents pour qu'il soit enfin normal d'installer des gens différents, là où ils le demandent et comme dans n'importe quelle ville. Nous avons insisté pour garder au moins un des immeubles, le réhabiliter légèrement et l'incorporer au nouveau projet dans un continu bâti (lui donner un nouveau rôle de forme urbaine, celui d'un compagnon dans une bande de maisons).

Les stationnements et les garages sont disposés pour éviter les marées d'asphalte et répartis près des habitations : le long des voiries, en petites poches, en garages privés attenants ou incorporés aux logements.

Yves CORTÈS nous a laissé rechercher des modèles locaux : pour certains plans, nous avons copié l'organisation de pavillons spontanés de banlieue conçus par leurs habitants et aussi construits par eux.

Où par exemple, l'entrée se fait par une porte-fenêtre double qui donne directement dans le séjour (c'est possible si la cuisine a aussi une entrée vers la rue pour l'hiver) ; il n'y a pas de couloir qui fait le sas par rapport à la rue ; le séjour commande les chambres.

On enseigne encore partout que le logement est un système de contact/répulsion : aucune pièce ne peut en commander aucune autre. Curieux, ce vocabulaire d'autorité : on ne peut jamais obliger de passer par une chambre pour en atteindre une



les extérieurs sont « interdits de clôture » et ne veulent servir que pour le stationnement, la collecte des ordures, le séchage du linge ou le remisage (même s'il y a bien quelques jeux pour les enfants). Un urbanisme culturel donne forme aux actions locales des habitants. La seule règle d'urbanisme que nous voulons voir, c'est celle-ci : ici, on marche, c'est une rue, là on s'arrête, c'est une place. Nous réinstallons ces deux outils à travers l'existant : pourquoi s'en passer ?

Ce nouveau modèle écologique demande des rapports privé/semi-public très semblables à ceux qu'on voit aux pavillons voisins « ordinaires ». N'inventons rien !

Des motifs : réseau, tissu, voisinage, diversité, mélanges. D'abord mailler notre territoire sur le quartier, lui fournir un vis-à-vis, prolonger ses voiries (et ses attitudes) chez nous, inviter des activités (quelques artisans par exemple), et lui ressembler !

Nous avons découvert deux mensonges modernes. « Ils » avaient dit : « des petits collectifs isolés sur les gazons, ça prendra moins de terrain et ce sera moins cher à construire ». Faux : au lieu de blocs, nous implantons des petites maisons individuelles (c'est ce que les gens demandent depuis vingt ans !) et nous en plaçons agréablement la moitié en plus et à peu près chacune avec son jardin ! Est-ce pour cela du kitsch (et même si c'en était...) ?



autre. Chaque lieu ne peut jamais communiquer avec un lieu équivalent sans l'intermédiaire d'un lieu de grade supérieur (comme à l'armée) ! Par exemple, on interdit la communication entre chambres : cela signifie qu'on ne peut rien y faire d'autre que de dormir.

Cette nouvelle indépendance des espaces est une obligation moderne. C'est le système hiérarchique de la forme « en arbre » : une feuille ne peut communiquer avec une autre feuille que par la branche, le tronc, etc. Et c'est l'inverse de la subsidiarité en architecture puisque les décisions (relations) se prennent toujours au niveau le plus élevé !

Pourtant, tous les espaces des architectures anciennes se commandaient mutuellement et on y pratiquait n'importe quelle activité dans n'importe quel lieu comme on le voit sur les peintures des intérieurs anciens (le peintre y a posé son chevalet, on y plume des poules, on y cuisine, on y dort dans des alcôves, etc).

Quartier des Ailes Françaises,
93-94, Atelier d'urbanisme,
d'architecture et d'informatique
Lucien KROLL.

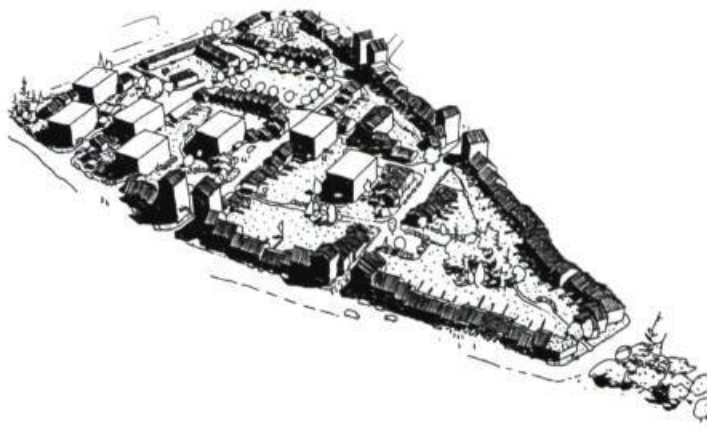
Une recherche importante découle aujourd'hui de notre approche « empathique », qui est la seule qui permette une bonhomie, un rapport sans doute plus intense avec le contexte, avec le voisin, avec l'extérieur, avec la nature dans la ville que les habitants vivront et grâce auquel ils feront eux-mêmes leur quartier.

Est-ce à nouveau du kitsch ? Pourtant, le régionalisme critique², c'est cette liberté postmoderne de choisir sans préjugé dans le magasin de formes techniques et culturelles produites par les traditions régionales (la région d'ici ou d'ailleurs...) celles qui nous paraissent les plus convenables, et de sortir ainsi des redites internationales. Il ne s'agit pas d'obéir à aucune tradition monolithique, ni de se déguiser charitablement ou commercialement mais simplement d'être plus proche des habitants !

• En collaboration avec l'architecte local : Dominique GORSE.

La deuxième phase s'entend : la première s'habite benoîtement.

ΠΟΛΕΙΟΣ



¹ Philippe BOUDON, Pessac, de Le Corbusier, Paris, Dunod, 1971 rééd. (1986)

² Terme introduit par le critique anglais Kenneth FRAMPTON, notamment dans « Towards a Critical Regionalism : six Points for an Architecture of Resistance », The Anti-aesthetic Essays on Postmodern Culture, Bay Press, Seattle, 1983 (sixième édition 1989).